

# AMPHITRYON

COMÉDIE EN TROIS ACTES. — 1668.

A S. A. S. MONSIEUR LE PRINCE.

MONSIEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épitres dédicatoires; et Votre Altesse Sérénissime trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand Condé est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; et, pour dire de belles choses, je voudrais parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, Monsieur, que la glorieuse approbation de Votre Altesse Sérénissime ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre âme. On sait par toute la terre que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connaissances les plus fines et les plus relevées; et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, Monsieur, que toutes ces glorieuses approbations, dont nous nous vantons au public ne nous coûtent rien à faire imprimer, et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épitre dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parler de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il le veut, l'honneur de leur estime, et de se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, Monsieur, ni de votre nom ni de vos bontés pour combattre les censeurs de l'*Amphitryon*, et m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment avec une profonde vénération les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monsieur, avec tout le respect possible et tout le zèle imaginable,

De Votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble, très-obéissant  
et très-obligé serviteur,  
MOLIÈRE.

AU ROI,

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ.

Ce sont faits inouis, grand roi, que tes victoires!  
L'avenir aura peine à les bien concevoir;  
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires  
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi! presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre  
Voir toute une province unie à tes Etats!  
Les rapides torrents, et les vents, et la foudre,  
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,  
Des soins de notre muse un éclatant hommage.  
Cet exploit en demande, il le faut avouer.  
Mais nos chansons, grand roi, ne sont pas sitôt prêtes;  
Et tu mets moins de temps à faire tes conquêtes  
Qu'il n'en faut pour les bien louer.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.  
AMPHITRYON, général des Thébains.  
ALCMÈNE, femme d'Amphitryon.  
CLEANTHIS, suivante d'Alcmène, et femme de Sosie.  
ARGATIPHONTIDAS, capitaine  
NAUCRATES, capitaine  
POLIDAS, capitaine  
PAUSICLES, capitaine  
SOSIE, valet d'Amphitryon.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.  
JUPITER, sous la forme d'Amphitryon.  
MERCURE, sous la forme de Sosie.

La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.

## PROLOGUE.

MERCURE, sur un nuage; LA NUIT, dans un char traîné dans l'air par deux chevaux.

MERCURE. Tout beau, charmante Nuit! daignez vous arrêter;  
Il est certain secours que de vous on désire;  
Et j'ai deux mots à vous dire  
De la part de Jupiter.

LA NUIT. Ah! ah! c'est vous, seigneur Mercure!  
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE. Ma foi, me trouvant las pour ne pouvoir fournir  
Aux différents emplois où Jupiter m'engage,  
Je me suis doucement assis sur ce nuage  
Pour vous attendre venir.

LA NUIT. Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas:  
Sied-il bien à des dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE. Les dieux sont-ils de fer?  
LA NUIT. Non; mais il faut sans cesse  
Garder le décorum de la divinité.  
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse  
Cette sublime qualité,  
Et que, pour leur indignité,  
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE. A votre aise vous en parlez;  
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,  
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,  
Vous vous faites traîner partout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même:  
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,  
Aux poètes assez de mal  
De leur impertinence extrême,  
D'avoir, par une injuste loi  
Dont on veut maintenir l'usage,  
A chaque dieu, dans son emploi,  
Donné quelque allure en partage,  
Et de me laisser à pied, moi,  
Comme un messager de village!

Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,  
Le fameux messager du souverain des dieux;  
Et qui, sans rien exagérer,  
Par tous les emplois qu'il me donne,  
Aurais besoin plus que personne  
D'avoir de quoi me voiturer.  
LA NUIT. Que voulez-vous faire à cela?  
Les poètes font à leur guise.



Qui va là? Eh! ma peur à chaque instant s'accroît! — ACTE I, SCÈNE I.

Ce n'est pas la seule sottise  
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.  
Mais contre eux toutefois votre âme à tort s'irrite;  
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE. Oui; mais, pour aller plus vite,  
Est-ce qu'on s'en lasse moins?

LA NUIT. Laissons cela, seigneur Mercure,  
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE. C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,  
Qui de votre manteau veut la faveur obscure  
Pour certaine douce aventure  
Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois ne vous sont pas nouvelles:  
Bien souvent pour la terre il néglige les cieux;  
Et vous n'ignorez pas que ce maître des dieux  
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,  
Et sait cent tours ingénieux  
Pour mettre à bout les plus cruelles.  
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups;  
Et, tandis qu'au milieu des bœotiques plaines

Amphitryon, son époux,  
Commande aux troupes thébaines,  
Il en a pris la forme, et reçoit là-dessous  
Un soulagement à ses peines,  
Dans la possession des plaisirs les plus doux.  
L'état des mariés à ses feux est propice:  
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;  
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours  
A fait que Jupiter à ce bel artifice  
S'est avisé d'avoir recours.  
Son stratagème ici se trouve salutaire:  
Mais près de maint objet chéri,  
Pareil déguisement serait pour ne rien faire;  
Et ce n'est pas partout un bon moyen de plaire,  
Que la figure d'un mari.



Viens ça, bourreau, viens ça. — ACTE II, SCÈNE I.

LA NUIT. J'admire Jupiter, et je ne comprends pas  
Tous les déguisements qui lui viennent en tête.  
MERCURE. Il veut goûter par là toutes sortes d'états;  
Et c'est agir en dieu qui n'est pas bête.  
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,  
Je le tiendrais fort misérable  
S'il ne quittait jamais sa mine redoutable,  
Et qu'au faite des cieux il fût toujours guindé.  
Il n'est point, à mon gré, de plus sottise méthode  
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;  
Et surtout aux transports de l'amoureuse ardeur  
La haute qualité devient fort incommode.  
Jupiter, qui sans doute en plaisir se connaît,  
Sait descendre du haut de sa gloire suprême;